

et avec lui Gaspard Trechsel sont partis ; Messieurs de l'Hôtel Commun pensent que « ce seroit dommage en ceste ville de perdre une si grosse et belle manufacture de l'imprimerie, qui a coûté beaucoup de l'y attirer et la retenir » ; le sieur Hugues de La Porte, imprimeur, qui est lui-même échevin, « promet de conférer avec les libraires et maistres imprimeurs », et ceux-ci, pressentis, consentent « à fournir la moictié des fraiz du procez si le Consulat veult fournir l'autre moictié ». Le Consulat « l'ayant accordé », il est convenu d'envoyer à Paris Maistre Pierre Gravier, fils du secrétaire de la ville, « aux gaiges accoustumés de 35 sols par jour » (*Ibid.*, BB 59, f^o 297).

Il serait bien long de suivre les étapes de ce conflit. Une grève des compagnons de Paris en entrava le cours. Ce ne fut que deux ans plus tard, le 19 juillet 1542, qu'un « Reiglement de l'Imprimerie pour la Ville de Lyon » vint en précipiter l'issue :

« Pour la reputation, bien, proffit et utilité de la dicte ville [de Lyon], ils [les échevins] ont esté fort curieux et n'ont rien espargné à faire venir et attirer en icelle depuis six vingt ans en là toutes sortes d'artisans et gens industrieux, et entre autres plusieurs maistres et compagnons imprimeurs de livres, pour y exercer l'art et traffic de l'imprimerie, qui pour lors se faisoit en Allemagne et à Venise, dont ils tirèrent lesditz maîtres et compagnons, que despuis ont tellement continué ledict art en icelle ville, qu'il n'y a aujourd'hui lieu en chrestienté où il se fasse de plus bel ouvrage... ».

Mais cette réglementation ne fit qu'apaiser le conflit sans l'éteindre ; le roi, un peu effrayé des conséquences qu'aurait pu avoir la limitation des apprentis telle que l'exigeaient les compagnons, rejeta leur « incivile requête », et somme toute, donna raison aux patrons.

Trente ans plus tard, à Lyon, la lutte reprendra plus vive encore.

Vers ce milieu du xvi^e siècle, les dessinateurs lyonnais du Livre se sont multipliés ; les talents peu à peu s'assouplissent ; les jolies vignettes typographiques de la première moitié du siècle ne ressemblent plus du tout à celles des incunables, œuvres, souvent, des mêmes burins : les premières,